

**MÉLIÈS**  
  
**À LA PLAGE**



**OLIVIER GOTTE**

**MÉLIÈS**  
  
**À LA PLAGÉ**

**LA MAGIE DU CINÉMA DANS UN TRANSAT**

**DUNOD**

Principe de collection, conception & illustration  
de couverture : Marie Sourd, Natacha Picajkic, Atelier AAAAA  
Crédits typographiques : *Grotesque6* © Hoftype



**NOUS PROTÉGEONS LE DROIT D'AUTEUR :**

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins  
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.  
La fouille de textes et de données est interdite  
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Toute reproduction ou diffusion de cet ouvrage, même partielle,  
sans autorisation, est strictement interdite.

Le piratage porte atteinte au travail des auteurs  
et fragilise l'ensemble de la chaîne du livre.

En partageant ou reproduisant ce livre illégalement, vous mettez  
en danger celles et ceux qui le créent, le produisent et le diffusent.



**NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :**

Vos livres sont imprimés sur des papiers certifiés  
dans des formats optimisés pour limiter la perte.

Nous imprimons 70% de nos livres en France et 25% en Europe.

Nous limitons l'utilisation du plastique  
sur les couvertures de nos ouvrages.

©Dunod, 2026  
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
www.dunod.com  
ISBN 978-2-10-088330-1

## PROLOGUE



Le cinéma muet qui dura trente-cinq ans est souvent mal-aimé. Les films, dont une très large partie a disparu, sont abusivement considérés comme relevant d'une curiosité dépassée. En noir et blanc, dépourvus de parole (sauf intertitres), théâtraux dans leur emphase dramatique, à l'image tremblotante et imparfaite, ils ne correspondent plus guère aux exigences et habitudes culturelles du public contemporain.

À cette constatation quelque peu attristante émerge par une forme de miracle une œuvre singulière, fraîche et excentrique, celle de Georges Méliès. Si l'on fait exception des grandes figures historiques du cinéma propres au cinéma muet, telles celles de David Wark Griffith, Abel Gance, Carl Theodor Dreyer, Friedrich Wilhelm Murnau, Dziga Vertov ou Sergueï Eisenstein, dont les noms et œuvres sont adulés des cinéphiles, peu de créateurs de ce temps, à l'exception notable de Charlie Chaplin, sont aussi connus du grand public que Méliès. Rares sont les spectateurs n'ayant jamais vu un film du réalisateur et

producteur ou, à tout le moins, la reproduction d'une image emblématique, et seule une poignée d'entre eux est restée insensible à leur magie.

Cette notoriété est singulière, car Méliès n'a non pas tant contribué à inventer l'art du cinéma qu'à le diriger dans une voie à part, avec une énergie hors du commun, tout en rendant hommage au théâtre de scène et à ses illusions. Méliès est un artiste ayant suivi sa vision unique en son genre, un créateur d'univers, un technicien hors pair doté de multiples talents, un travailleur acharné, et avant tout un homme de spectacle.

Les témoignages concordent tous : il avait la vision du film, son scénario était tant inscrit dans son esprit qu'il n'avait pas le temps d'en communiquer la teneur à ses collaborateurs, il concevait les décors, costumes et maquillages, résolvait tous les problèmes techniques ou de manque d'accessoires en un clin d'œil avec un pragmatisme hallucinant, il réalisait, jouait, et s'amusaient des contrariétés de réalisation. Seul point négatif : étant pressé et communiquant uniquement sur le vif, il était souvent difficile à suivre et il fallait le comprendre entre les lignes. De plus, ses décisions – y compris lorsqu'il s'agissait de trouver des figurants – étaient prises au dernier moment. Ses colères nées de l'impatience ont aussi été homériques. Cette trajectoire en marge digne d'un demiurge lui a été fatale puisqu'il a fini dans la misère et ses films oubliés avant qu'une entreprise collective permette de rétablir à sa juste valeur l'importance de son œuvre.

## PROLOGUE

Méliès est un homme de son temps. Il s'inscrit simultanément dans l'industrie des spectacles de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières années du cinéma dont il est l'un des tout premiers à saisir le potentiel créatif. Mieux encore, il apparie ce dernier dans la continuité de la première, fidèle à une certaine idée de l'émerveillement devant l'impossible, celle de la poésie propre à la magie et à la fantasmagorie.

Posée de cette manière, son œuvre est immortelle et continue d'influencer la création contemporaine. Méliès est paradoxalement un homme de spectacle classique dont l'essence de son art aux techniques modernes en son temps transcende la forme.



## CHAPITRE 1



# LES TRADITIONS DE LA SCÈNE

## LES ORIGINES

*Henricus Schueringh est bottier. Plus exactement, il est bottier aux Pays-Bas, et même celui attitré de la reine Hortense, née Hortense de Beauharnais (1783-1837). La monarque fait tout son possible pour égayer une vie assez morne et rigide à la cour. Née en France, fille de la future Joséphine – l'épouse de Napoléon – et de son premier mari, le vicomte Alexandre de Beauharnais, elle aura, comme on peut le déduire, Napoléon I<sup>er</sup> pour beau-père à partir de 1796 (date du mariage avec sa mère Joséphine).*

Joséphine avait donné Hortense à marier à Louis Bonaparte, l'un des frères de l'empereur. Lorsque Louis

devient roi de Hollande en 1806, elle en devient mécaniquement reine et s’y ennuie comme jamais. Elle s’évertue alors à organiser des fêtes, entretenir des relations extraconjugales et flirts divers, occupations grisantes dont elle avait déjà goûté les exaltations en France. Il y a davantage : elle compose de la musique, s’habille avec soin, jouit de la vie et aime les chaussures.

Hortense apprécie en conséquence Henricus Schueringh (parfois orthographié Schveringh) dont elle fait son bottier officiel et, pour le remercier au mieux, lui présente Marie-Anne Guichier (1790-1842), sa camériste, une Française qu’elle a fait venir à la cour. Ils auront trois filles, dont Catherine-Johanna Schueringh (1819-1899). La situation religieuse quelque peu tendue du pays les encourage, eux catholiques, à s’installer en France. Il faut dire que la manufacture d’Henricus, florissante, brûle une nuit sans que l’on puisse avoir la certitude qu’il ne s’agit pas là d’un acte malveillant.

Ils s’installent à Paris et, mus par le besoin puisqu’ils doivent repartir de zéro, casent leurs filles dans un atelier de confection de chaussures. Elles y sont ouvrières piqueuses de tiges de bottines, un changement radical de vie et de statut pour elles.

Parallèlement, Jean-Louis Stanislas Méliès (1815-1898), jeune homme fougueux et illettré en froid avec sa famille, a décidé de devenir cordonnier et entreprend de faire son tour de France à fin d’apprentissage. Le hasard le mène à rencontrer Catherine, à la fin de son périple qui

aura duré sept ans, dans l'atelier parisien où elle travaille, et c'est un coup de foudre. Ils se marient trois mois plus tard à l'église Saint-Eustache à Paris, le 20 juillet 1843. Pour le père de Catherine, c'est une belle opportunité d'avoir une fille dépourvue de dot de moins à marier.

Catherine, qui bénéficie d'une bonne éducation et entretient le souvenir des années fastes des Pays-Bas, enseigne à son mari tout ce qu'il ignore. Jean-Louis fait vite preuve d'un esprit d'entreprise en mettant le couple à son compte et, les machines étant onéreuses, fabrique la sienne propre. Ils dessinent également leurs propres modèles de chaussures, travaillent énormément, et le succès est au rendez-vous, car le Second Empire encourage l'entrepreneuriat. Malgré leur désir de concevoir au moins une fille, le couple aura quatre garçons : Henri Amédée (1844-1926), Eugène Louis (1849-1851), Gaston (1852-1915), puis après s'être installés dans une grande propriété à Montreuil, Marie-Georges-Jean Méliès (1861-1938), plus connu sous le nom de Georges Méliès.

### **LES PREMIÈRES ANNÉES**

Georges Méliès naît à Paris, au 47, boulevard Saint-Martin (aujourd'hui le numéro 29), le 8 décembre 1861. Il n'était pas attendu et devient de fait l'objet de toutes les attentions. Catherine s'occupe d'autant plus du dernier que la situation économique du couple, désormais florissante, lui permet de passer du temps avec lui. La mère, qui a quarante-deux ans lorsque l'enfant paraît,

désire qu'il bénéficie d'une éducation de qualité et qu'il pousse jusqu'au baccalauréat, surtout qu'elle n'a pas pu offrir cette opportunité aux deux premiers. De son côté, Jean-Louis est peu convaincu : après tout, il a réussi en partant de rien et n'attend rien de plus du fils qu'il prenne naturellement la relève à côté des autres, dont il ne doute pas un instant que le métier les passionne.

Ce d'autant que l'affaire familiale est loin de périlcliter. L'atelier, qui avait déjà déménagé au 45, boulevard Saint-Martin où travaillent dix ouvriers, change à nouveau de lieu pour le 29, boulevard Saint-Martin afin d'en caser désormais soixante-dix. L'entreprise Méliès est connue et respectée ; la famille est reçue et organise elle-même des réceptions. Georges va être durablement marqué par le fait que Jacques Offenbach leur rend visite. L'image des lorgnons du compositeur le poursuivra dans son imagination.

Le petit Méliès est curieux de tout, sauf de chaussures. C'est bien embêtant, car il s'agit du sujet de prédilection de son père, et un jour que ce dernier s'étend de nouveau sur l'art sublime de la bottine, le fils lui rétorque du haut probablement de ses six ans qu'il pourrait parler d'autre chose que de pieds... Cela ne signifie pas pour autant qu'il cultive du mépris pour le paternel, bien au contraire. Il estime vite admirable l'épopée d'un homme que rien ne prédestinait à une situation enviable, alimentée par la force de ses désirs et du labeur, et il entretiendra cette considération toute sa vie durant.

Catherine restant insistante concernant l'éducation, Méliès est envoyé au lycée du Prince-Impérial de Vanves (aujourd'hui le lycée Michelet) en 1868, à l'âge de sept ans. Pour elle, il s'agit toutefois d'une cruelle séparation, car on parle là d'un internat, d'une discipline impitoyable de surcroît, avec les horaires menés au son du tambour. L'eau y est glacée et la nourriture infâme.

Deux ans plus tard, la guerre est déclarée à la Prusse par Napoléon III, le 19 juillet 1870. Il s'agit d'une mauvaise entreprise dont l'empereur réalise, dès le 7 août, que la perspective d'une victoire est illusoire. Le conflit bien mieux mené par les Allemands, plus offensifs, a en particulier pour conséquence d'affamer les Parisiens avec le siège de la capitale. Pour corser le tableau, l'hiver amène des températures jusqu'à - 12 degrés. Chez les Méliès, le week-end, on se partage du chat, puis du rat. Ils goûtent même de la trompe d'éléphant ramenée du Jardin des Plantes, car son directeur, qui n'est plus en mesure d'alimenter les animaux du zoo, préfère les abattre et les offrir (ou les vendre) à la population pour les aider à survivre. On n'a jamais autant mangé d'animaux exotiques qu'en ces temps dans la Ville lumière.

Au 28 janvier 1871, le siège de Paris s'achève et les Méliès partent vite avec soulagement à Montreuil. Cette demeure avait été achetée par Jean-Louis en 1860 pour s'éloigner d'un Paris trop bruyant. À l'époque, c'est le bout du monde. Le lieu est d'importance : il abritera le futur studio de cinéma de Georges dans son jardin. La maison n'ayant

pas été aussi bien entretenue qu'ils l'espéraient, la famille repart pour Paris. Henri et Gaston restent à Montreuil, mais la propriété est vite prise d'assaut par les communards qui la mettent à sac. Les deux frères, craignant d'être confondus avec des Versaillais, fuient alors vers la capitale, déguisés en cochers. La suite est digne d'un feuilleton : ils manquent d'être fusillés à un poste de garde, se dirigent alors vers Niort, mais sont jetés en prison (pour en être libérés assez vite). Finalement, ils s'en sortiront. Avec le temps, l'instabilité politique se résorbera. D'ailleurs, petit à petit, avec le raffermissement de la Troisième République, la situation du quotidien de la capitale s'améliore et la vie culturelle et sociale parisienne sort de sa léthargie.

En intégrant le lycée Louis-le-Grand à la rentrée 1871, Méliès se fait doucement à l'internat, notamment parce qu'il devient l'ami de Roberval (descendant de Gilles Personne de Roberval, inventeur de la balance à deux fléaux), de Pugliesi-Conti, et de Maurice Donnay, qui deviendra dramaturge et entrera à l'Académie française. Pour l'instant, ce dernier est frondeur, farceur et versificateur, en bref, hors-norme, et cela fait la joie de Méliès. Dans l'établissement, on les surnomme les trois mousquetaires, même s'ils sont quatre. La discipline est pourtant encore bien plus prégnante qu'au lycée du Prince, avec réveil à 5h30, tambour et cachot (Méliès y sera enfermé une nuit durant, et par erreur qui plus est, car on l'y oublie). Les week-ends passés en famille, notamment auprès de sa mère, sont les seuls moments réellement tendres auxquels il a droit.

Ces fins de semaine lui permettent également de s'adonner à ses marottes préférées : la confection de petits objets et surtout le dessin, qu'il pratique dans le grenier. Son père est très fier de ses aptitudes graphiques. Ces dernières valent une grande peur à l'enfant : un jour qu'il croque en plein cours l'enseignant en mathématiques, celui-ci lui arrache la feuille des mains. Au lieu de passer en conseil de discipline, Méliès n'écope que de quatre heures de colle... en échange desquelles l'enseignant rapporte chez lui ce portrait qu'il apprécie au point de l'accrocher au mur de sa salle à manger.

La famille déménage encore, pour le 5 & 7, rue Taylor où Méliès père fait construire une maison pour y habiter et poser l'atelier ; cela lui permet aussi d'asseoir son rôle de patriarche. Il faut dire que Gaston et Henri se sont mariés, ce qui fait du monde en plus et, pour simplifier les choses, leurs femmes respectives, Clémence et Augustine Simon, sont sœurs. L'affaire amuse tant le père des filles, un miroitier bien installé, qu'il envisage plus tard de marier la cadette, Blanche, à Georges... Cela ne choque pas Jean-Louis qui s'est embourgeoisé avec le temps. Au point qu'il fantasme de recevoir la Légion d'honneur et réécrit sa vie en l'enjolivant de manière grotesque. Deux familles ayant réussi ont tout intérêt à comploter des hyménées...

C'est adolescent que Méliès produit son premier spectacle, en 1877. Il s'agit d'un divertissement de marionnettes dont il a écrit le texte et tout fabriqué de ses mains. Après l'avoir testé sur ses cousines, il donne la première

représentation devant la famille au grand complet et c'est un succès. Pour autant, et contrairement à Catherine, Jean-Louis ne voit dans ces joies artistiques qu'un simple amusement passager. La mère, elle, devine que la future carrière dans la bottine est plus que compromise...

### **L'ÂGE DES DÉSIRES**

En juillet 1880, Méliès obtient son baccalauréat ès lettres avec mention. Il a particulièrement excellé en philosophie. Au retour des vacances de 1880, son père lui annonce que sa place est déjà réservée à l'atelier. Or, non seulement Georges n'en cultive aucun désir, mais de plus, si Jean-Louis est devenu un chef de famille dont la parole fait loi, sa mère également s'est laissé aller vers un rigorisme et une froideur qui ne l'enchantent pas. Il tente de repousser l'échéance, mais le père lui impose déjà de passer quelques heures par jour à l'atelier. Méliès, lui, sait qu'il veut dessiner. Et puis il désire s'instruire davantage, dévore les livres, en particulier de poésie, et éprouve pour Paul Verlaine une véritable passion.

L'année suivante, il profite de son temps libre pour se faire une vie parisienne, déambule sur les boulevards, discute politique et devient même le compagnon d'une femme un peu âgée se posant comme « bienfaitrice » et à qui la jeunesse inspire de coupables faiblesses. Méliès se montre conciliant, car à l'époque il n'y avait guère de possibilités pour devenir un homme.

Puis vient le service militaire. Moyennant un rachat de mille cinq cents francs, il n'y restera qu'un an

et non trois, ce à quoi le résultat du tirage au sort, une invraisemblable tradition du Second Empire, l'avait condamné. Il est envoyé à Blois le 18 novembre 1881 et y retrouve par hasard Roberval, l'ancien complice de Louis-le-Grand. Les deux goûtent peu la discipline d'une armée prodigieusement vexée d'avoir perdu contre les Prussiens, et dont le capitaine qui commande la compagnie où ils servent a le goût pour les matinées de quarante kilomètres de marche avec un sac à dos de vingt-cinq kilos. Évidemment, au vu du manque de glamour de la besogne, les deux se font une spécialité de s'esquiver en cours de périple pour flâner, aller festoyer et prendre la vie du bon côté. Finalement, le militaire qui les convoque comprend qu'il est inutile d'aspirer à mettre ces deux fortes têtes au pas et les affecte à la bibliothèque l'après-midi ; après tout, ils sont bacheliers et, à l'époque, il n'y en a pas tant que cela.

À son retour, Méliès annonce la couleur de ses intentions à ses parents : devenir dessinateur. Cela passe mal, mais Catherine prend toutefois son parti et Jean-Louis accepte qu'il tente sa chance. Or, il se trouve qu'une des connaissances de la famille n'est autre que le peintre Gustave Moreau, qui a pour Georges le bon goût de ne pas suivre l'académisme ambiant.

Après la matinée à l'entreprise paternelle, Méliès va donc suivre l'enseignement de Moreau dans son hôtel particulier, rue de La Rochefoucauld. L'artiste n'est pas avare de conseils et sa mère, avec laquelle il entretient une relation profonde, accueille Georges qu'elle apprécie